

La république des oiseaux

Par Jean-Michel POLGE

Retour aux sources

Le doux balancement qui la berçait venait de s'arrêter et c'est le silence qui éveilla Césarine. Elle réalisa que depuis trois jours, un environnement sonore persistant accompagnait chaque instant de sa vie. Elle devait donc être sortie de la zone urbaine.

Autour d'elle, la pénombre l'empêchait de se faire une idée exacte de la situation. Un rayon de soleil qui passait au travers d'une petite entaille dans la bâche du wagon se reflétait sur le rotor de l'appareil et en l'éblouissant renforçait l'impression d'isolement. Elle se leva et entreprit de faire le tour de son refuge. Cela semblait beaucoup plus grand qu'elle ne l'avait d'abord imaginé. Plus long, surtout. Elle n'en voyait pas le bout.

L'autogire semblait prêt à l'emploi. Il avait visiblement été nettoyé dans les moindres détails, les rotules et les renvois de commandes avaient été graissés et quatre bonbonnes de gaz neuves étaient solidement arrimées de part et d'autre du siège. Le câble de la dérive qui donnait des signes de fatigue avait même été changé. Pire, quelqu'un s'était donné la peine de faire des retouches de peinture.

Un bruit de pas au dehors attira son attention. Elle colla l'oreille sur la toile, à l'affût d'une information quelconque sur sa situation géographique et sur sa sécurité. Les hommes parlaient peu et à voix trop basse pour que cela puisse lui être de la moindre utilité.

Elle dégagea le petit laguiole de sa poche et entreprit de ménager une fente à hauteur d'œil dans la bâche. Ainsi, le convoi s'était arrêté en pleine campagne. Le groupe de soldats qu'elle avait entendu se composait d'une dizaine d'hommes et vérifiait systématiquement l'état des fermetures des portes. Ils arrivaient à la hauteur de son wagon quand l'un d'entre eux héla les autres. Si Archibald avait soigneusement refermé toutes les boucles, il n'avait pas vérifié le sens dans lequel elles étaient serrées. Il n'y avait aucun doute, la bâche avait été ouverte.

Par radio, le chef du détachement réclama du renfort.

Césarine essayait d'élaborer une stratégie pour sortir de ce mauvais pas, mais elle ne connaissait ni les lieux, ni l'organisation des soldats qui escortaient le train, ni même la manière de sortir discrètement de là. Elle s'était contentée de suivre les consignes de Rosa, et devait normalement attendre qu'on la contacte. D'un naturel confiant et manquant totalement d'expérience en la matière, elle s'était conformée à ce qu'on lui avait dit.

Le soldat qui avait fini par détacher la bâche, glissant la tête par l'ouverture, clignait des yeux pour tenter de les accoutumer à l'obscurité. Flap-Flap aurait bondit de l'autre côté du wagon si deux mains ne l'avaient solidement saisie par les épaules. Plus que la poigne de l'homme, c'est la surprise et la terreur qui la maintinrent immobile.

- Surtout, ne bouge pas !

La voix se voulait rassurante, mais Césarine décela immédiatement une tension importante. Dehors, le gradé demandait des informations. Le soldat lui dit que tout semblait normal. Il n'avait vu que les deux machines agricoles spécifiées sur la plaque signalétique du wagon.

Visiblement, l'information ne suffisait pas et l'officier lui même entreprit d'escalader la ridelle. Une nouvelle pression sur les épaules de Césarine lui indiqua qu'il ne fallait toujours pas bouger. Ainsi, il s'agissait d'un ami. Lui, avait l'air de savoir ce qu'il convenait de faire.

Au moment où le militaire effectuait son rétablissement, une sirène insoutenable déchira le silence et aussitôt après, le crépitement d'armes automatiques se mêla au vacarme. L'officier se laissa glisser à l'extérieur et l'obscurité revint dans le wagon. Flap-Flap colla de nouveau son œil à l'incision qu'elle avait pratiquée et découvrit que les soldats mitraillaient le ciel, visiblement sans craindre pour leur sécurité puisqu'ils restaient à découvert. Son ouïe lui apporta les informations qui lui manquaient. De petits moteurs sillonnaient le ciel en tout sens, mobilisant ainsi toute l'attention des militaires. La République ne devait plus être très loin.

Elle se retourna alors pour faire face au nouveau venu. Le convoi redémarrait et les soldats couraient pour monter en marche. La sirène s'était tue et les armes avaient cessé leurs inutiles aboiements.

L'homme qu'elle avait devant elle pouvait avoir dans les soixante-cinq ans. Un mètre quatre-vingt ou presque et pas mal de kilos en trop, notamment autour de la ceinture, un visage rond et souriant ne

l'empêchaient pas cependant d'exprimer une tension interne intense. Ses phrases étaient précises et saccadées.

- Ernest Bonnard, je t'accompagne jusqu'au bout.
- Mais... je n'ai... je ne sais...
- Ne t'inquiète pas. Je ne te servirai pas de grenadine... avec ou sans paille. J'ai une ou deux bières si tu veux.. Leffe, Brugges, Namur ?
- Merci, non,... que se passe-t-il au juste ?
- Pas de panique, fillette, le danger est passé. En passant la gare de Brioude, on leur a signalé une anomalie sur la fermeture des portes. Ils ont stoppé le convoi pour vérifier. C'est tout.
- Mais les avions ?
- Le train ne devait pas s'arrêter, alors quand les nôtres ont vu ça, ils les ont harcelés, histoire de faire diversion... et de voir ce qui se passe.
- Mais quand ils sont montés dans le wagon, ils auraient dû nous voir !
- Non, regarde. Le voile de nylon. C'est un vieux procédé utilisé au théâtre. Si tu es du côté de la lumière, tu ne vois pas ce qu'il y a derrière. C'est pour cette même raison que tu ne m'as pas vu quand tu t'es réveillée. Ce genre de précaution ne coûte pas cher et ça peut être efficace. La preuve !

Le convoi filait maintenant bon train. Les responsables avaient préféré remettre à plus tard l'inspection des wagons, la chose étant plus sûre et plus aisée en gare du Puy. Pour l'heure, la voie serpentait dans les gorges de l'allier et personne n'aurait songé à ralentir la progression.

Ernest expliqua à Césarine la suite des opérations. Leur wagon était situé entre deux plateaux vides. Après Langeac, il enlèverait la bâche qui devait coulisser jusqu'à l'arrière et ils décolleraient pendant que le train roulerait. Ils devraient être hors de portée de tir avant que les soldats ne réalisent ce qui se passait.

- Personne ne pilote mon tas de ferraille !

La réaction de Flap-Flap fit sourire l'homme. Il arracha le second voile de nylon et révéla un autre appareil, sûrement beaucoup plus lourd, mais dont le moteur six cylindres turbocompressé impressionna Césarine.

- Alors... toi aussi, tu pilotes ?
- Tu sais, il y a un peu plus de trente ans, avec ton grand-père, on...

- Laisse tomber ! J'aurais dû me douter qu'il était encore là celui-là ! Il ne me dit rien et moi depuis trois jours, je passe pour une godiche.

Ernest comprit qu'il ne servirait à rien d'aller plus loin. Il entreprit de lui communiquer les modalités de décollage. La technique, ça permet toujours d'éviter les conflits.

- Alors, dès que j'ai ouvert, tu prélanças le rotor à fond, tu pousses les gaz au maxi et tu tires sur le cordon pour faire sauter les chevilles qui te tiennent au wagon. Le train roule à soixante-dix, t'as juste la vitesse idéale. Dès que tu es stable, tu décroches sur la droite, je te suis.
- Mais,... tu as déjà essayé ?
- Non, mais normalement, ça doit marcher.
- Normalement ?

Ernest n'attendit pas plus et commença à débâcher. La pression du vent lui facilita la tâche en s'engouffrant sous les arceaux qui reculèrent seuls sur leur rail jusqu'au fond du wagon. Flap-Flap déjà sanglée dans son siège faisait chauffer le moteur.

Césarine avait l'œil fixé sur la lisière de la forêt. Sitôt à découvert, il faudrait aller très vite. A peine le dernier arbre passé, le rotor se mit à siffler. Elle afficha les gaz au maximum et arracha les chevilles. L'autogire s'éleva aussitôt de quelques mètres et fut pris dans une série de turbulences désordonnées. La traînée du train l'empêchait de prendre de l'altitude et elle s'attendait à tout instant à ce que l'appareil bascule et se retrouve précipité sur le sol.

Quitte à faire... elle mit du pied à droite et le manche en avant. L'appareil plongea vers le ballast, rebondit au ras du sol comme sur un coussin d'air et reprit enfin une ascension normale. En se retournant, elle vit le train qui entrait à nouveau dans les sous-bois.

- Ernest !...

Elle avait manifestement occupé l'espace trop longtemps et son compagnon avait dû rester coincé sur le plateau. Elle tenta un passage au dessus du convoi pour essayer de se faire une idée de la situation. Dans le train, les militaires commençaient à s'affoler, mais le plateau était vide. La bâche avait fini par s'arracher et claquait au vent comme un immense drapeau.

Flap-Flap voulut faire demi-tour et remonter la voie pour voir ce qui s'était passé, mais elle dut interrompre sa manœuvre pour éviter de percuter l'autogire d'Ernest qui la suivait de très près et s'amusait fort de la situation. Il la salua d'un pouce en l'air et prit la direction du sud.

Césarine vexée comme un pou entrepris de le rattraper, mais derrière les deux-cent-cinquante chevaux du V6, elle eut tout le temps de digérer son humiliation. Le badin affichait plus de cent trente, et elle avait l'impression qu'Ernest faisait des ronds autour d'elle. On verrait bien dans la montagne.

A ce régime, la montagne arriva vite. Flap-Flap repassa devant et traça la route au ras du sol. Prudent, son compagnon gardait un peu d'altitude mais l'attendait à la sortie de chaque passage difficile. Ils arrivèrent au Mas un peu avant la nuit.

Césarine réalisa qu'elle avait froid, faim et sommeil. Ignorant les imprécations de sa mère et de sa grand-mère, elle fit ce qu'elle avait à faire. Fabien lui remit une lettre de Robert-Pierre qu'elle glissa sous son oreiller avant de s'endormir.

La mission était un succès. Depuis la mi-journée, les hélicos avaient cessé leur ballet et les messages de sympathie affluaient de tout le pays. La République des Oiseaux respirait de nouveau.

Césarine apprit à l'occasion qu'Ernest n'en était pas à sa première visite. Vingt ans plus tôt, c'est lui qui avait fait profiter la commune de ses compétences sur le gaz. Sur une des provocations de l'Ancêtre, il avait fait une étude qui avait conduit à la production de méthane dans le sous-sol de la montagne. Sûr que la situation politique allait évoluer, il était remonté dans le nord pour continuer une brillante carrière dans la fourniture énergétique. Aujourd'hui, ne supportant plus l'idée de vivre cloué au sol par une réglementation militaire, il revenait vers la seule région où le vol fut désormais libre.

Dans les mois qui suivirent, la vie reprit son cours dans les montagnes et les échanges purent de nouveau se faire par les airs. Les villes avoisinantes acceptèrent de reprendre des relations commerciales régulières et le quotidien devint soudain plus facile. La République et Césarine allaient bientôt fêter leur seizième anniversaire.